

71011

10.73.

ORANGE MECA MICK JAGGER

Mick Jagger, la dernière des grandes stars de la musique pop, projette l'image du sexe et de la violence. Après avoir vécu des amours nombreuses et tumultueuses, il s'est marié avec Bianca, mannequin latino-américain qui lui ressemble étrangement. Mais le leader des Rolling Stones est aussi

un homme d'affaires rusé, froid et redoutable, rendu suspicieux par les déboires financiers dont il fut victime avec son ancien manager, Alan Klein. Le journaliste britannique James Fox retrace ici, pour les lecteurs de Lui, la carrière de ce prince du rock qui, à trente ans, envisage déjà une prochaine retraite.

Un des grands plaisirs de la vie pour lui est de manger, et il le faisait devant moi, le Roi-Soleil de la pop music, l'incroyable et diabolique Michael P. Jagger, le promeneur de minuit complice de Satan, l'unique et véritable superstar, Mick le Braillard. Il était assis sur une banquette chez Lipp, où il mâchait son gigot de bon appétit. Il était seul : tout à fait seul ; une beauté androgyne avec son couteau et sa fourchette. Ce fait n'avait échappé à personne parmi les clients du restaurant et cela lui plaisait. C'était curieux. Il était d'une désinvolture parfaite. Imaginez quelqu'un d'autre extrêmement célèbre assis tout seul dans un restaurant mondain, regorgeant de monde. Imaginez Jackie Onassis toute seule chez Lipp ! Truman Capote a dit que Montgomery Clift avait dîné tout seul chez Trader Vic à New York, mais il le raconte comme une histoire triste. Ce qui est assez inimaginable. Un homme triste se sentirait trop vulnérable, trop exposé. Ce n'était pas le cas de Michael P. Jagger, qui s'étirait langoureusement, comme s'il était dans une popote de Nashville en train de boire le quart d'une bouteille de Jack Daniel's en émettant les grognements caractéristiques de la « menace pop ».

Cette sensation de « menace pop » projetée par Mick s'infiltrait en moi tandis que je m'approchais de sa table. La bonne et classique « menace pop » des Rolling Stones, celle qui a mis en valeur la vraie pop music et qui l'a forcée à rester dure, pure et fondamentale (en oubliant cette défaillance affreuse quand les Stones ont réalisé le tragique « Their Satanic Majesties Request »)... C'est cette « menace » qui a suscité envers Jagger et les Stones la méfiance des gens, de ceux qui ont eu peur de l'influence néfaste et de la force brutale de la musique pop : tout cela les a rendus hors caste et parfaits ; ils le sont toujours. Oui, j'y arrive. Mais je me rends compte tout d'un coup que les trois quarts de mes idées à propos de la menace pop ne sont peut-être que des fantaisies parce que c'est cette menace-là qui me plaît le plus chez les Stones. C'est vrai que Mick parle comme un « rocker » de Croydon, qu'il donne toujours des coups, qu'il est grossier, impitoyable et arrogant, mais sûrement pas autant que Keith Richard. A vrai dire, Mick est deux individus à la fois. Cela explique le phénomène de Jagger : pourquoi a-t-il survécu, à titre de superstar de pop, quand d'autres ne l'ont pas réussi ?

C'est son attrait le plus séduisant. Il s'est installé sans contrainte et il s'en fout. Quel flair ! En bref, il sait qu'il est un acteur superbe, un comédien, un manipulateur des gens. Il sait ce qu'il a, et il a appris comment s'en servir et comment le conserver : il sait commencer et finir le jeu quand il le veut. C'est une qualité qui est rare. Il se distingue naturellement des autres par les grandes sensations et par l'énergie pure qu'il engendre. Il se met carrément au travail. Boom ! Et c'est sans doute le spectacle le plus incroyable et stupéfiant jamais vu. Ensuite, hors scène, il est simple et calme. C'est un homme d'affaires. Un homme qui rend les affaires difficiles. On me dit qu'il gère ses affaires façon « menace pop ». « Oui, c'est toute une comédie » a-t-il dit en 1969 lors du tournage de son film avec Godard. Cet extrait appartient à une interview jusqu'à présent inédite et très révélatrice qu'a faite l'écrivain anglais Paul Winstanley. Il m'a donné la bande enregistrée de l'interview pour mon article. Il la garde depuis des années parce que le magazine pour lequel il a travaillé ne l'a, mystérieusement, jamais publiée. « Tu peux être n'importe quel symbole, mais tu risques d'en devenir obsédé



Sa mère, membre du Conservative Club, dit de lui : « Au fond de lui-même, Mick est un garçon très sérieux »

si tu cherches à comprendre ce que les gens pensent de toi en public. C'est très dangereux. » A quoi cela nous mène-t-il ? « Eh bien, tu t'offres cette fantaisie, tu te fais un dialogue entre ta réflexion et toi-même et — par exemple — tu te dis, je pense que je dois (bien) marcher à Grosvenor Square, et ton image se retourne vers toi et elle te dit : « Et moi, alors, ton image ? » et tu élargis tout le dialogue. On ne doit pas faire ça. Il ne faut jamais se préoccuper de ce que pensent les autres. »

Non, mais il faut être sûr de soi-même, et Jagger l'est. Du moins, il le dit. Ce rendez-vous chez Lipp a eu lieu il y a deux ans, peu après que les Stones se soient installés en France, quand l'élégante Bianca se présenta pour la première fois. Je ne sais toujours pas pourquoi il était seul, mais peu importe. Il était en train d'essayer comme moi de partir pour Londres, pour une émission de télévision. Mais il y avait du brouillard sur la Manche, et quand il n'y avait pas de brouillard, il y avait des grèves. Tout était enterré, gelé, immobile. Même Jagger n'avait pu se déplacer. Et c'est de cela qu'on a parlé. Je m'étais dit : « Si quelqu'un doit circuler c'est Jagger. » — « Alors vous voudriez que je sois votre agent de voyage ? » m'a-t-il dit avec une petite trace de la menace pop. « Toutes ces merdes pour arriver à ce sacré Londres. » J'eus l'impression, à l'époque, qu'il avait disparu dans le Hilton à Orly. Pendant trois jours sans jamais sortir, comme une espèce de cauchemar à la Howard Hughes, comme le personnage de Turner dans « Performance », avec lequel il s'identifie énormément. Ce fut pour lui un temps d'isolement nocturne. Il venait d'avoir 30 ans sans que son énergie faiblisse pour autant. Il y avait eu la tournée d'Europe, la tournée d'Australie, le film « Performance » et le disque qu'il avait réalisé en France : « Exile on Main Street. » Et pendant tout ce temps-là, il était devenu de plus en plus grand. A la fin de la tournée en Amérique, au cours de laquelle une Bianca frustrée n'avait eu droit qu'à une étape du voyage suivant le décret de Mick : « On n'amène pas sa bonne femme au bou-

lot », des individus, tels que Terry Southern dans un article du « Saturday Review » ont fait comprendre que l'image de marque de Jagger c'était sans doute qu'il était l'artiste le plus doué de tous dans l'histoire du spectacle pour son habileté à bousculer son public en chantant. Southern, ayant couru un risque, s'est expliqué : « D'une manière ou d'une autre dans ses mouvements, il a intégré les qualités les plus dramatiques de James Brown, Rudolphe Noureev et Marcel Marceau. Il donne ainsi l'impression que tous ses devanciers dans la catégorie de « movers » tels qu'Elvis, Sammy Davis, Janis Joplin et même (protégez-moi de ce sacrilège) le grand James Brown lui-même, semblent se trouver dans la boue jusqu'à la ceinture. » Le spectacle de la pop music n'est pourtant pas quelque chose de nouveau. Jagger donne des représentations en chantant depuis les tous premiers jours des Stones. Et en 1965, déjà, les Who démolissaient leur matériel au club Marquee. (Ce furent les jours extatiques.) Hendrix a mis le feu à ses guitares en mimant des cocasseries sexuelles incroyables. Et aussi le bizarre et merveilleux Dr. John the Night Tripper, une des vedettes préférées de Mick avec Arthur Brown, qui descendait du plafond sur un fil avec sa couronne viking en flammes avant de disparaître dans une fumée mauve avec les explosions casse-tête, et P.-J. Proby. Ensuite, Marc Bolan et David Bowie, le prince bisexuel de la pop scintillante, la seule personne à s'approcher de Jagger en qualité de superstar ; mais Bowie a pris sa retraite. C'est un ami intime de Jagger, et Jagger a beaucoup appris de lui et de Bolan dont il a incorporé des jeux de scène dans son spectacle : il y mêle les idées de tous les artistes qui arrivent à découper une tranche du gâteau de la mode pop, incessamment changeante. Ce qui les différencie, c'est d'abord que Jagger ne touche jamais la « freak » musique esotérique : il fait du rock fondamental, mesquin et bien portant : la musique n'a pas vraiment changé pendant les dix ans de la vie des Rolling Stones. Pourtant, ça bouge. Ils ont beaucoup insisté sur ce son profond de tribu noire et blanche qui

ressort de la guitare brillante et terreuse de Keith Richard, qui fait le vrai fondement de toute la culture pop, qui crée la musique ayant finalement le plus d'attraits, celle qui est la plus caractéristique de l'époque. Parfois il semble que les Stones ont sauvé la pop music de l'extinction, tout seuls, pour la remonter à un pic... Et Jagger n'a pas besoin de se comporter délibérément en bisexuel dans le vent comme le fait Bowie. Il est aussi ambigu que Bowie, et il attire les deux sexes. Il est très, très sexy, et c'est tellement mystérieux qu'il ne peut lasser commercialement, comme c'est arrivé à Bowie, qui est devenu morbide, puis démodé. Quand le syndrome de l'unisex s'est produit, Jagger y était. Point. Il a chevauché chaque fois la mode en vogue, du fait que malheureusement la musique pop périra sans doute avec lui. Les Stones ont tout vécu : le pop, la psychédélie, l'amour, le mal, l'éclat, l'unisex, le bon temps et toujours, le retour au rock, ne s'égarant jamais de ce qu'ils savent faire le mieux. C'est une chose à ne pas oublier. Mick Jagger sait faire ce qu'il fait et connaît les réactions du public. Il n'a pas pratiqué les tournées depuis dix ans pour rien.

Né à Dartford le 26 juin 1943, Mick Jagger a grandi dans la banlieue sud de Londres. Issu d'un milieu petit-bourgeois, il a une éducation très différente de celle des Beatles. Son père est professeur d'éducation physique, sa mère, femme d'intérieur, membre du « Conservative Club », sait toujours vous offrir une bonne tasse de thé, dont seuls les Anglais ont le secret. Pendant son enfance, Mick apparaît régulièrement à la télévision dans un programme appelé « Regardons le sport ». On le voit faisant du canoë, de l'alpinisme, du camping.

« En ces temps-là, dit Jagger, ma figure était totalement innocente, ce n'était pas l'horrible figure de maintenant, usée par l'âge, creusée par les soucis. » Madame Mère, qui assistait avec son mari au mariage de son fils, à Saint-Tropez (« Bianca est charmante, tellement bien élevée ») donne de gentilles interviews au sujet de Mick : « Au fond de lui-même, c'est un garçon très sérieux. » Et c'est (Suite page 74.)

Les filles se demandent : "Qu'est-ce qu'il ferait de moi s'il m'attrapait ?"

(Suite de la page 72.) vrai. C'est un écolier zélé. Il passe ses A. Levels (baccalauréat anglais) avec aisance et commence des études à l'université au London school of economy (L.s.e.) où il retrouve son voisin, Keith Richards. « Des gens se plaignent parce que j'ai gâché l'argent du contribuable en quittant le L.s.e. au bout de deux ans, au lieu des trois ans minima. » Au L.s.e., Mick découvre les écrivains de la « Beat Generation ». Allan Ginsberg et Jack Kerouac. (Les Beatles qui commençaient à faire parler d'eux attendront encore des années avant de s'aventurer sur des chemins aussi intellectuels). Mick aime aussi Scott Fitzgerald dont il a essayé plus tard de retracer les pas sur la Côte d'Azur. Mick et Keith deviennent de plus en plus intéressés par la musique (rythm and blues), ils jouent beaucoup, les Rolling Stones se forment. Ils commencent par jouer pour survivre, notamment en banlieue, à Richmond au Crawdaddy Club, qui se débarrasse d'eux dès qu'ils commencent à être un peu connus. « Nous ne voulons pas ce genre de publicité ici. » Leur véritable chance leur est donnée en 1963, au Marquee à Soho qui, comme le Golf Drouot, en France, a vu l'éclosion de bien des groupes célèbres depuis. « L'ennui, c'est que je n'arrivais pas à chanter juste », dit Mick de ses débuts. « C'était vraiment gênant. » Souvent, il n'y arrive encore pas. Mais avec la musique rock, ça n'a pas beaucoup d'importance. Son premier manager pensait que Mick devrait quitter le groupe : son jeu de scène était mauvais et il ne savait pas chanter. En fait, pour commencer, le jeu de scène de tout le groupe manquait de spontanéité et de mouvements. Il était rigide. Et ce n'est qu'avec les conseils de leur nouvel impresario, Andrew Loog Oldham, qu'ils apprirent à bouger et à danser pendant leurs représentations.

C'est un phénomène de notre temps que l'apparition de cette caravane monstrueuse serpentant sur la route pour descendre jusqu'à San Francisco avec des mouvements et des éclairages si bien étudiés qu'ils semblent chorégraphiques : des camions de matériel se frayant le chemin de Fort Worth,

Houston, Nashville, New Orleans, et autres lieux, tandis que Mick orchestre l'ensemble. Il a été profondément effrayé par le manque d'organisation à Altamont, qui a failli lui coûter la vie, et qui s'est terminée par la mort, dans des scènes de violence horribles, avec les Hell's Angels. Jagger s'est juré d'exercer désormais une autorité plus personnelle. Quand tous les autres détails ont été réglés, il s'est occupé de son amour fabuleux pour manger et pour boire. En plus du buffet et des fameux Tequila sunrises sans cesse renouvelés, que des hôtes de l'air ravissantes distribuaient dans l'avion, Mick envoyait des mandats aux régisseurs de chaque spectacle pour qu'on lui fournisse les gourmandises suivantes, qui devaient attendre les Stones dans chaque loge : 2 bouteilles de whisky par spectacle, soit Chivas Regal, Teacher's ou Dewar's ; 2 bouteilles par spectacle de Jack Daniel's noir ; 2 bouteilles par spectacle, comme vous le devinez, de Tequila (y compris les quarts de citron et du sel, de la grenadine et du jus d'orange pour en faire des sunrises) ; 3 bouteilles par spectacle de Liebfraumilch glacé ; une bouteille par spectacle de Courvoisier ou de Hine. Des fruits, du fromage, du pain noir, du beurre, des viandes froides, du poulet, du rosbif, des tomates, des cornichons, et pour finir, de l'Alka Seltzer. Le bon temps.

Et maintenant, devant vous, pour la centième fois, l'acte sexuel outrageux se déclenche. Un flash de torse rencontre le projecteur, il y a de la soie qui tombe en tortillons, un haut-de-forme de cirque, et Jagger, qui se met en marche à une vitesse que les comédiens reconnaissent comme son unique grand talent. Il se pavane et il pivote : il donne l'impression qu'il va transformer le micro en colombe par magie. Il lance des pétales de roses aux millions d'affamés. Truman Capote a raison quand il dit à propos de Jagger, lors d'une interview avec Andy Warhol dans le « Rolling Stone magazine » : « Ses mouvements lui font jouer une parodie maladroite et curieuse, entre une majorette américaine et Fred Astaire. » Truman se plaignait que Jagger ne peut ni chanter ni danser et en plus qu'il ne con-

naît rien à la musique : il n'y a aucune chose qu'il fasse bien. Néanmoins ses mouvements arrivent à faire sortir une gamme de sensations de sa musique, il est électrisé d'une énergie totale. Il est magnifique. Entre les tubes, il sait dire d'instinct le mot juste pour soutenir l'énergie des spectateurs à pleine charge. Il n'est pas ignorant des vagues sexuelles qui lui sont transmises lors du spectacle. Il dit : « Parfois t'as l'impression que la foule te menace, qu'elle essaye de te déchirer à belles dents. C'est un phénomène bizarre d'ordre sexuel, et les choses sexuelles sont souvent violentes. Les spectateurs se réunissent toujours en bande et quand on est sur scène, on le sent très fort : ils te donnent cette énergie. Tu ne comprends vraiment pas ce qu'ils veulent t'expliquer, ni ce qu'ils sentent ou ce qu'ils veulent de toi, leur besoin de toi, ou leur besoin dans la vie. Mais tu sens qu'ils ont besoin de quelque chose. » Jagger se souvient de l'époque où les Stones jouaient toujours dans les clubs, une époque assez récente où on se serait battu si on portait des pantalons trop serrés. En 1966, à Manchester, j'ai été moi-même insulté en traversant la rue, à cause d'une chemise rose que je portais. Quelle explosion cérébrale depuis lors... depuis que la drogue est sortie du maquis. Jagger, comme une espèce de Radiguet du pop a toujours évoqué des passions interdites en forçant le côté noir de la personnalité. Il adore la musique Cajun, le Vaudou et la magie. Le blues noir avec lequel il a grandi est bourré de tout ça : c'est plein de symbolisme sexuel. Au sommet de cette couche des fruits défendus, il verse une sorte de brutalité sexuelle très particulière, une espèce d'image très typique des Rolling Stones que les Beatles n'ont jamais eue. Les jeunes filles, elles, se demandent : « qu'est-ce qu'il ferait de moi si jamais il m'attrapait ? » Cet effet a déclenché la jalousie et la haine de tous les gens d'un certain âge qui ont vu leurs gosses en train de s'identifier à des idées et à une ambiance menaçante dont ils tenaient Jagger pour responsable. Jagger a été à leurs yeux la force qui a apporté aux faubourgs (Suite page 84.)

“Si j'avais été français en 68, je suis certain que j'aurais été embringué dans la révolution”

(Suite de la page 74.) ordonnés toutes les mauvaises influences des endroits les plus sordides de la ville. Il détournait la jeunesse. Plus les parents le détestaient plus les enfants s'identifiaient à lui. Jagger avait l'habitude de pisser contre les murs et se faireagrafer pour outrages aux mœurs. Des gérants des hôtels se plaignaient des saletés que les Stones laissaient dans les chambres. Ils écrivaient sur les murs et oubliaient de la bouffe dans le lit. Ils insultaient tout le monde, et ce n'était pas drôle comme les Beatles : c'était de mauvais goût. Je me souviens de la description que Nik Cohn, critique anglais de la pop music, a fait des Stones lorsqu'il les a vus pour la première fois, en 1965 : « Dans cette rue grise, ils brillaient comme des rois du soleil. Ils ne semblaient pas humains, ils étaient comme des êtres d'une autre planète, impossible de les atteindre ou de les comprendre, mais si exotiques, si beaux dans leur laideur. » « J'ai pensé que c'était une période magnifique », a dit Mick à propos de ces années d'outrage. « Je veux dire que depuis ce temps-là rien de comparable n'est arrivé. Ni à Marc Bolan, ni à David Bowie, ni à personne. Moi, je me sens toujours pareil. On doit toujours se dépasser. Rien ne change parce qu'on a terminé ses études. C'est pire. Les juges du tribunal, ils vous traitent exactement comme à l'école. La vie, c'est comme un lycée idiot duquel tout le monde veut s'échapper pour y goûter et pour éviter qu'on t'oblige à faire quelque chose d'astreignant. » Oui, il a été assez traumatisé en 1967 quand on l'a pincé pour port de drogue. « Ce sont les autres qui décident à quoi ils vont s'identifier », a dit Mick. « Mais si tu commences à croire que tu représentes... c'est le piège des hommes politiques. Ils finissent vraiment par croire qu'ils représentent les opinions des gens. Tu peux façonner les opinions des autres pour qu'ils représentent ce que tu penses... mais cela, c'est l'inverse de ce qu'on croit, n'est-ce pas ? Tu peux être un homme politique et tu peux dire : « Ecoutez, moi je pense ceci et ceci et ceci, pas vous ? » Et les gens te diront : « Oui, on est avec vous. » Et puis tu penses

que tu représentes leurs opinions. Alors que tu n'as fait que leur présenter ta propre opinion. » De plus en plus, Mick évite ce genre d'entretiens. Il dit qu'actuellement il ne donne des interviews que pour vendre quelque chose — il ne croit pas du tout aux interviews. Il est devenu un directeur commercial. Il n'a jamais été révolutionnaire. Il aime presque avec passion ses terrains et ses possessions : une villa à Berkshire, une deuxième à Cheyne Walk à Londres, une troisième près de Cannes. Un de ses meilleurs amis le considère comme un châtelain en vêtements de voyou, s'adaptant facilement au milieu mondain. Jagger a dit, quand la révolution avait l'air de réussir en France, que ce serait une illusion et que ce qui en résulterait serait la même chose qu'avant, avec une forme différente. Le même « lycée idiot ». « Street Fighting Man », qu'il a écrit avec Keith Richard, décrivait l'écrasement de l'autorité et priait les patrons d'« aller se faire foutre ».

« Si j'avais été français, a-t-il dit lors du tournage du film « Un plus un » avec Godard, une vedette de pop music française, je suis certain que j'aurais été embringué dans la révolution en France. Englués dans cette prise de position, nous aurions sans doute tout foutu en l'air et nous serions allés sur les barricades, pour ainsi dire. Mais, en Angleterre, tout ça est beaucoup plus ambigu. Comment déterminer où se trouvent les barricades ? Les barricades ne sont que des clowneries. Godard était toujours absent parce qu'il était en train de faire la révolution ou de la filmer. Moi, je trouvais ça chouette, et évidemment j'étais d'accord avec lui, mais, en même temps, je ne l'étais pas. » Jagger semble se consacrer ainsi à la révolution sans chercher à aller trop loin. Ce qui paraît vraiment le pousser et qui l'a toujours poussé, ce sont les affaires : la détermination de réussir, la peur de l'échec. « Il ne sort pas beaucoup », raconte l'imprésario actuel des Stones, Peter Rugg, qui est également l'imprésario des Who. « Il a toujours une guitare avec lui ; il a toujours un magnétophone sous la main. Il a tou-

jours des disques qui jouent. Toujours. » (Beaucoup de B. B. King, Buddy Guy, Doctor John, Al Green et Aretha Franklin.) Cela remonte aux jours où les Stones vivaient dans la crasse, amèrement, volant à la sauvette des pommes de terre aux supermarchés et revendant des bouteilles de bière vides aux boutiques d'« off-licence ». Tout l'argent qu'ils avaient, ils l'envoyaient à Ernie Record Mart à Nashville pour acheter des disques de blues noir. C'est très difficile, pour un Blanc, de jouer les blues d'un Noir aussi bien que Keith ; il y a toujours quelque chose qui manque. Mais ils ont été obsédés par la musique. « Nous étions fous, dit Mick, et nous nous nourrissons de la démence de chacun. Nous nous montions la tête. Nous parlions de cette musique à un degré absurde et ridicule. » (Muddy Waters, Howlin' Wolf, etc.). Même avant d'être connus en Angleterre, ils étonnaient, par leur virtuosité, le personnel de Chess, une société de disques à Chicago, où les orchestres principaux de blues noir enregistraient. Ils sont presque les seuls artistes blancs que les chaînes de radio noires des Etats-Unis émettent. La liaison entre Mick et Keith n'est pas vraiment une amitié profonde ; c'est plutôt une estime qu'ils ont gagnée l'un envers l'autre. Ils se sont promenés en tricycle ensemble ; ils sont nés dans la même rue. Il leur a fallu beaucoup d'années pour réussir et pour devenir le plus grand orchestre pop du monde : ils se sont cramponnés jusqu'au bout, comme s'ils savaient d'avance ce qui devait leur arriver. Les Stones, après tout, n'ont jamais été très grands sur le papier, même quand tout le monde les connaissait. Ils n'ont jamais été aussi grands que Creedence Clearwater. Ils n'ont eu qu'un grand tube : « Satisfaction ». Et leurs 33 tours ne se sont jamais vendus autant que ceux des Beatles. En ce moment, on ne parle d'aucun disque des Stones. Ils ne figurent dans aucun hit-parade, ni en Angleterre, ni en Amérique. C'est Keith qui a créé « Satisfaction », et c'est sans doute lui qui travaille le plus à composer les chansons. Mais il y a une loi au bureau des Stones : personne ne revendique les chansons (Suite p. 132.)

Jagger ne veut pas finir dénué d'attraits sexuels et ramolli comme Elvis

(Suite de la page 84.) en particulier. « Mick et Keith sont des amis, raconte un membre de leur entourage, mais ils ne sortent jamais dîner ensemble. C'est très difficile d'analyser une telle amitié. Il y a des moments où ils sont très tendus, ensemble. Ils reconnaissent qu'ils ne sont pas frères. » Peut-être Jagger essaie-t-il tout simplement de se protéger. C'est toujours Keith, semble-t-il, qui se fait arrêter au sujet des drogues. La police française le vise particulièrement : un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Peut-être Marianne Faithfull a-t-elle raison. Je me suis trouvé au restaurant avec elle récemment, une Marianne abrutie, qui sortait d'une cure de désintoxication et cherchait à nouveau du travail dans le cinéma. Elle disait avec tristesse que Bianca l'avait détrônée. Elle pense que les Stones sont en train de tomber. Elle dit que des filles ont toujours été la grande menace dans la vie des Stones et que, comme l'antipathie de Yoko pour Linda McCartney a détruit les Beatles, l'antipathie d'Anita Pallenberg pour Bianca, qui ne s'entend jamais avec d'autres filles, menace les Stones. Marianne disait que Mick lui avait écrit « Wild Horses », rien que pour elle. En fait, c'est Keith qui l'a écrit, et pour Anita Pallenberg ! Mick fréquente les milieux mondains où l'on voit rarement Keith. Bianca, qui ne rate jamais une soirée, en est responsable dans une certaine mesure. Mais Mick, lui-même, adore tout cela... Un sentiment hollywoodien bien défini d'un monde social d'élite. Peu avant les débuts en Hollande des répétitions de leur tournée en Europe, Mick est descendu chez Polanski à Rome ; ensuite, il s'est installé chez Zeffirelli à Spoleto. Après, il est allé en Irlande pour passer dix jours avec Desmond Guinness...

Mick s'entoure toujours des meilleurs conseillers. En Angleterre, par exemple, c'est le prince Rupert Lowenstein, un banquier de commerce, qui lui donne des conseils financiers. En France, c'est son ami M^e Michard-Pellissier, un des meilleurs avocats, qui s'occupe de ses affaires. C'est de Pellissier qu'est venue l'idée que les Stones devraient s'installer en France. Pourtant, Mick, malgré l'influence

politique considérable de ses amis, n'a pas pu empêcher le harcèlement semi-officiel dont les Stones ont été victimes lors de leur séjour en France. Sam White a écrit de Paris au « London Evening Standard » que « rien n'a été omis dans cette surveillance, y compris l'emploi de mouchards, et on soupçonne même l'intervention d'agents provocateurs ». A cette époque, Jagger s'est introduit chez Castel où, entre autres, il a fait la connaissance du dentiste du Tout-Paris, M. Paul Albou, qui a eu l'honneur de poser un diamant dans les dents de Mick. Pellissier, comme presque tous les gens associés aux Stones, aide à remettre de l'ordre dans le pétrin financier qui a été engendré par la liaison malheureuse des Stones et d'Alan Klein, leur ancien directeur commercial. Klein et les Stones se disputent toujours amèrement. C'est à partir de cette brouille que Mick s'est chargé des affaires commerciales de l'orchestre. C'est lui qui a rompu avec Decca parce que cette marque de disques leur a empêché de réaliser une pochette pour cause d'obscénité. (Il n'y avait dessus que des graffitis vulgaires.) C'est Jagger, également, qui avait engagé Marshall Chess, fils du fondateur des disques Chess, pour faire marcher leur propre marque de disques. Chess a proposé un délai de quatorze jours à Jagger pour qu'il se décide ; il avait d'autres projets en vue. Jagger n'a téléphoné à Marshall pour obtenir son accord qu'à la dernière minute : deux heures avant l'expiration de la limite donnée par Chess. Chess a pris l'avion pour Londres, et les deux hommes se sont livrés à un marchandage difficile.

Jagger savait que, malgré tous leurs succès, les Stones n'avaient pas d'argent. En effet, Jagger vaut sans doute cinq cent mille livres en avoirs réalisables actuellement, c'est-à-dire moins qu'on le croit. « Je n'ai jamais connu un artiste qui s'intéresse autant aux détails de ses propres affaires », observe Peter Rudge, qui est devenu chef du « quasi-politburo » dont Mick s'est entouré, à la suite de la débâcle avec Klein. « Mick n'analyse pas les bilans : il n'étudie pas les dix-huit pages d'un contrat, mais il traite ses affaires d'une poigne solide. » En

fait, la plupart de ses employés, paraît-il, sont terrifiés par son arrogance et par son intransigeance. On dit aussi qu'il a l'habitude vexante de prendre toutes les responsabilités et, quand il y a une décision importante à prendre, il s'enferme pendant trois jours. Alors, tout le monde est obligé d'attendre sur place. « J'ai découvert, dit Rudge, que la seule façon de s'y prendre avec lui c'est de tout garder pendant une semaine pour un seul coup de téléphone, ou une réunion au cours de laquelle vous le semoncez vertement. La plus mauvaise façon de s'y prendre avec lui consiste à lui téléphoner cinq fois par jour... Chacun doit trouver sa propre méthode avec lui. » Cet été, Mick a quitté l'Irlande pour se rendre à Rotterdam, où se préparait leur prochaine tournée. Tout le monde a l'impression que ce spectacle sera le dernier, du moins en Angleterre. Tous les billets des deux soirées de représentation se sont vendus en deux heures. C'est peut-être la dernière fête des grands jours apocalyptiques du pop. Comme une espèce de Muhammed Ali, Jagger a prédit sa propre retraite à trente-trois ans. Il ne veut pas finir dénué d'attraits sexuels, et ramolli comme Elvis.

Il lit en ce moment beaucoup de scénarios et hésite entre deux projets : ou bien des vacances d'un an, ou bien une tournée avec les Rolling Stones en Europe... et en chemin de fer. Il parle aussi de spectacles qu'il veut donner à Moscou, Leningrad et Pékin. Ce qui est triste surtout, c'est qu'on peut déjà sentir que quelque chose est en train de mourir, même si personne n'est vraiment venu disputer à Mick Jagger le titre de superstar du rock. Peter Rudge exprime ainsi ce sentiment : « J'espère, pour le rock and roll, qu'il y aura d'autres Mick Jagger, et je crois qu'il l'espère aussi. Le rock and roll est devenu une tasse de thé sophistiquée. Vous pouvez maintenant vous balader jusqu'au club Marquee, faire signer un contrat à un orchestre, les pousser devant la C.b.s. pour dix mille dollars et, d'ici à six mois, ils seront endettés et épuisés. Tant il est vrai que le meilleur chanteur, comme le meilleur boxeur, est le chanteur affamé ! » James Fox. Traduction française : Gwen Field.